

Proust et le camouflage du genre (ou le sexe de la Madeleine)

Tout semble avoir été dit ou relever de l'évidence autour de cet exemple de nourriture qui entre dans la catégorie du sucré, du cuit et du féminin. Nous n'évoquerons pas tout ce qui est sucré, biscuits, gâteaux, glaces et autres confiseries de l'enfance gourmande¹ et nous limiterons à l'étude de la madeleine qui est devenue emblématique de la *Recherche*. Elle constitue un véritable mythe, un cliché littéraire, qui résume l'univers de Proust.

Éloge de ce qui est petit. Personnification-érotisation

On parle de "l'épisode de la madeleine", de "la madeleine de Proust" en prolongeant la confusion entre narrateur et auteur. La "petite madeleine" aura des connotations hypocoristiques, rejoignant alors d'autres lieux ou objets hautement symboliques comme "le petit cabinet sentant l'iris", "le petit pan de mur jaune" ou encore "le petit coquillage de pâtisserie"², le "petit pavillon"³. Le point commun entre le cabinet sentant l'iris et la madeleine est constitué par ce mélange de transgression et de volupté tandis que la couleur précieuse, le brillant du vernis et du gras qui fait penser à la peau du poulet rôti martyrisé par Françoise ou au fromage blanc crémeux, rapprochent le détail du tableau et le morceau de gâteau qui ont de surcroît la même couleur jaune et appétissante⁴ : "Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune⁵." La couleur parme liée à la ville italienne, le mauve (de l'ombrelle d'Odette), le rose (qui est lui est également associé et lui vaut son surnom, couleur rare de l'aubépine et des fraises écrasées dans le fromage blanc) sont les couleurs du désir et de la féminité alors que le jaune est celle de la gourmandise⁶.

La métamorphose de la biscotte en madeleine, le remplacement de Françoise par la mère correspond à un passage du dur au mou, du banal au raffiné, avec un changement de consistance et de couleur, en gardant la valeur religieuse autour du paradigme du pain, de l'aliment progressivement sacralisé et de la transmutation de ce qui est ingéré : "Françoise pour me réchauffer me proposa de me faire du thé [...]. Elle me l'apporta avec une petite biscotte que j'y trempai. [...] Ce goût du thé mêlé de biscotte amollie, c'est celui que tous les matins je goûtais à Combray, quand aussitôt habillé j'allais dire bonjour à ma tante Léonie⁷." Tante Léonie ne

1 Voir Jean-Pierre Richard, *Proust et le monde sensible*, Paris, Le Seuil, 1974. Notamment sur la destruction/ingestion du gâteau au chocolat de Gilberte et celle de la glace d'Albertine.

2 T.I, *Du côté de chez Swann*, p.46.

3 *Ibid.*, p.47.

4 Voir Philippe Boyer, *Le Petit Pan de mur jaune*, Paris, Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1987. Il évoque l'équivoque expression « tremper son biscuit ».

5 T.III, *La Prisonnière*, p.692.

6 Voir Philippe Boyer, *op. cit.*

7 T.I, *Du côté de chez Swann*, esquisse XIII, Cahier 8, p.696, p.697. Dans une autre version, il s'agit de pain grillé offert par le

“rompra” pas le pain mais la madeleine et le narrateur se livrera à leur démultiplication par l’écriture. L’alchimie n’opère que lorsque le morceau a été trempé dans le breuvage : le philtre d’amour a laissé place à la potion magique de la mémoire, antidote de l’oubli. Comme les miettes du gâteau disséminées dans le palais et qui ont fondu au contact de la boisson chaude, les “petits morceaux de papier” trempés dans “un bol de porcelaine rempli d’eau” se métamorphosent. On voit alors se dessiner l’équivalence métaphorique entre miettes, morceaux de papier qu’on peut tremper dans un bol, susceptibles de servir de paperoles, bribes de la mémoire et pages d’écriture. Tous les détails contribuent à personnifier les madeleines : “Elle [maman] envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d’une coquille de Saint-Jacques⁸.” Les adjectifs épithètes sont habituellement utilisés pour qualifier des êtres (on pense à l’expression “court sur pattes”) surtout “dodus” qui est connoté du côté d’un embonpoint attendrissant, celui d’un être mignon à la rotondité un peu fragile. Les gâteaux ont un nom qui par antonomase les fait sortir de l’anonymat générique des autres pâtisseries. En outre les majuscules inattendues font penser à un nom et un prénom, ce que suggère Serge Doubrovski en pensant aux initiales de Marcel Proust et à Papa et Maman également décelables⁹. La figure de la pécheresse repentie apparaît à travers la sensualité latente de l’adjectif “dodu”. La madeleine est successivement achetée, offerte, prise, ingérée dans un échange qui lie la mère et son fils. Le pluriel initial laisse place à l’unicité miraculeuse du gâteau-hostie. La comparaison avec “la valve rainurée d’une coquille” annonce la description d’Albertine nue et endormie (“son ventre [...] se refermait à la jonction des cuisses, par deux valves d’une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l’horizon quand le soleil a disparu¹⁰.”). Ce n’est pas un hasard si à la fin du même volume, la Prisonnière désirable jette son dévolu sur une accorte pâtissière. Le goûter devient jeu de séduction entre Albertine et la pâtissière qui “rangeait des tasses, des assiettes, des petits fours” et ne la regarde pas. Les petits fours” ont remplacé les madeleines et “cette grande belle femme” les autres figures féminines (Françoise, la mère, la tante) : “Albertine pour tâcher d’attirer l’attention de la pâtissière levait verticalement vers elle un regard blond [...] Cela faisait une série de vaines élévations implorantes vers une inaccessible divinité¹¹.” Cet adjectif “blond” est étrange dans la mesure où l’on sait qu’Albertine est brune. Est-ce un rappel de la couleur jaune (dorée) de la madeleine ou une allusion par hypallage à la blonde divinité, à la pâtissière pleine de vénusté alors qu’on avait dans Combray une allusion aux “tablettes des pâtissiers¹²”?

Expérimentations-expériences littéraires

Comme tous les détails comptent, pourquoi ne pas voir dans l’allusion à Saint-Jacques (“les formes – celle aussi du coquillage, du pèlerin de Saint-Jacques¹³”) le motif de la quête, de

grand-père.

⁸ *Ibid.*, p.44.

⁹ Serge Doubrovski, *La Place de la Madeleine : écriture et fantasme chez Proust*, Paris, Mercure de France, 1974.

¹⁰ T.III, *La Prisonnière*, p.587.

¹¹ *Ibid.*, p.908.

¹² T.I, *Du côté de chez Swann*, p.46.

¹³ *Ibid.*, esquisse XIV, cahier 25, p.701.

l'aventure spirituelle? Lorsque se poursuit la dégustation apparemment anodine, l'épisode¹⁴ s'apparente à une expérience moins gastronomique que scientifique, le cogito de Proust prenant la forme non d'un "Je goûte donc je suis" mais d'un "Je me souviens donc je suis": "ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi"¹⁵. Sur le chemin de l'expérience philosophique, voire métaphysique, le "morceau de cire"¹⁶ cartésien ramolli lui aussi, est remplacé par l'introspection qui commence avec un morceau de madeleine, mêlant l'infiniment petit à l'infiniment grand : "Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. [...] Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. [...] D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature"¹⁷. Il s'agit dans les deux cas de trouver ce qui est permanent. Descartes écrit : "Certes ce ne peut être rien de tout ce que j'y ai remarqué par l'entremise des sens, puisque toutes les choses qui tombaient sous le goût, ou l'odorat, ou la vue, ou l'attouchement ou l'ouïe, se trouvent changées, et cependant la même cire demeure. [...] Considérons-la attentivement, et éloignant toutes les choses qui n'appartiennent point à la cire, voyons ce qui reste." La démarche de Proust est similaire dans ce mouvement d'isolement et de concentration : "j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. [...] Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui [...]."¹⁸ On remarque le pluriel de Descartes opposé au singulier chez Proust dans l'évocation des deux expériences.

Dans les deux cas, l'expérience sensible (couleur, odeur de la cire et de la madeleine) n'est qu'un point de départ et doit être dépassé : "ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. [...] l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées"¹⁹. C'est pourquoi le narrateur se détourne de la réalité sensorielle trompeuse et changeante avec des expressions encore une fois très cartésiennes : "Il est **clair** que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. [...] Je pose la tasse et me tourne vers mon **esprit**. [...] cet état inconnu, qui n'apportait aucune **preuve logique**, mais l'**évidence** de sa félicité"²⁰. La précision des gestes et des sensations transforme ce souvenir en expérimentation qui fait naître une série de questions aux résonances très philosophiques ("D'où venait-elle [joie]? Que signifiait-elle? Où l'appréhender²¹?") et donne lieu à une identification et à une reconnaissance : "Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul." Tous les éléments (madeleine, cuiller, tasse) sont les ingrédients d'un rite dominical. On relève le détail religieux (la

14 *Ibid.*, pp.44-47.

15 *Ibid.*, p.44.

16 René Descartes, *Méditations métaphysiques*, II, 10-18.

17 T.I, *Du côté de chez Swann*, p.44.

18 *Ibid.*, p.45.

19 *Ibid.*, pp.45-46.

20 *Ibid.*, p.45. C'est nous qui soulignons.

21 *Ibid.*, p.44.

messe), la disparition de la majuscule et du pluriel. En effet les “Petites Madeleines” sont transformées en “petit morceau de madeleine” dans ce processus de dissolution qui aboutit aux “miettes” : “peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s’était désagrégé”. Dans un mouvement inverse le phénomène de réminiscence part des miettes, des morceaux, des bribes de toutes sortes pour reconstituer le passé.

De Madeleine à Léonie ou les vertus d’un prénom : autres tantes, autres lieux

La différence entre Marie-Madeleine et tante Léonie aussi radicale que celle qui oppose le thé qui rend insomniaque et le tilleul aux vertus apaisantes. Pourtant quelques lignes plus loin, le thé semble exclu : “Et dès que j’eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante [...]”. De plus les deux figures féminines restent liées à travers la personnification du gâteau si bien qu’une phrase semble les réunir avec l’image “du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot”, qui mélange la sensualité de la pécheresse et l’austérité de la dévote. Plus tard le narrateur offrira le canapé de tante Léonie à une maison de passe, plaçant ainsi l’objet profané dans un lieu invouable. Le rituel dominical est minutieux comme si cette figure d’apprentie savante (sorcière?) se livrait à de secrètes expériences : “Bientôt ma tante pouvait tremper dans l’infusion bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur fanée une petite madeleine dont elle me tendait un morceau quand il était suffisamment amolli.” On retrouve la petite madeleine au singulier et en minuscule - ce qui réduit encore plus son apparence - et de surcroît coupée en morceaux. Fait curieux, une biscotte, un morceau de pain grillé ou un biscuit souvent sec ont besoin d’être amollis, mais une madeleine déjà tendre par nature a-t-elle besoin de subir un tel traitement? On a d’un côté les [v] et les [f] de l’ardente dévotion (“pouvait, savourer”, “infusion, la “feuille” et la “fleur fanée” étant le prolongement métaphorique de la personne) et de l’autre le murmure maternel et féminin des [m] (“madeleine, morceau, me, suffisamment, amolli”). Le traitement infligé aux feuilles et aux fleurs plongées dans l’eau bouillante est présenté avec une certaine jubilation sadique d’autant plus qu’elles renvoient à la tante restée vieille fille sa propre image d’être décrépit et fané : “l’infusion bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur fanée”.

À la fin du *Temps retrouvé*, les variations syntagmatiques seront infimes autour d’une madeleine récurrente, proliférante, voire envahissante : “en goûtant à une madeleine”, “en goûtant la madeleine trempée dans la tasse de thé”, “le goût de la madeleine” formule la plus fréquente avec sa variante “le goût de la petite madeleine”, “la saveur d’une madeleine trempée dans une infusion”, “au moment où je goûtais la madeleine”, “le jour où j’avais goûté d’une madeleine trempée dans une infusion”, “quand je goûtais la saveur de la madeleine”, “le simple goût d’une madeleine”, “goût de la madeleine trempée”, “la saveur d’une madeleine”, “sensations du genre de celle de la madeleine”. Les majuscules apparaissent dans les volumes précédents quand il s’agit de véritables prénoms, celui de la comédienne Madeleine Brohan²² ou de Mme de Villeparisis appelée “tante Madeleine” par la duchesse de Guermantes. Celle-ci rappelle qu’elle

²²*Ibid.*, p.74.

“n’a pas sa langue dans sa poche” et qu’on sert parfois chez elle “des choses en putréfaction, même des œufs²³”, ce qui nous rapproche plus de l’inquisitrice et parcimonieuse tante Léonie que de la belle Madeleine²⁴.

Proust fera également allusion au personnage biblique, à la “Madeleine” de Fromentin (alors que son œuvre s’intitule *Dominique*)²⁵ mais également à la Madeleine à Paris, lieu “chic” au même titre que le faubourg Saint-Honoré (nom d’une autre pâtisserie tout comme la “religieuse²⁶” ou “le pet de nonne”) ou la place Saint-Augustin. Le narrateur amoureux guette les apparitions de Gilberte ou de sa famille devenus sacrés à ses yeux : “avant même d’arriver à la Madeleine, j’étais ému à la pensée d’approcher une rue où pouvait se produire inopinément l’apparition surnaurale²⁷.” Il évoque également des promenades “de la Madeleine au Jardin des Plantes [...] avant de s’arrêter à Saint-Augustin, pour repartir rue de l’École-de-Médecine²⁸”. Ces toponymes renvoient à de pittoresques lieux parisiens qui sont autant d’étapes symboliques dans l’itinéraire de la *Recherche*. En effet Madeleine/ Léonie nous orientent vers les fleurs, les feuilles et le jardinier du Jardin des Plantes, puis vers les confessions de saint Augustin et enfin vers les souverains remèdes de l’École-de-Médecine dans un parcours du tilleul vers le baume salvateur en passant par le masque de l’écriture de soi.

Retour au père, au frère, aux vertus cathartiques et curatives de l’écriture après le détour par la mère, la tante et Madeleine qui réunit les deux côtés de l’œuvre et de la féminité? Une madeleine qu’elle soit minuscule ou majuscule, peut en cacher d’autres. Lieu, prénom, femme séduisante, liée au péché de chair et de gourmandise et à la suavité des larmes, la madeleine hypocoristiquement (hypocritement?) qualifiée de “petite” comme tout ce qui est important, “capitalissime” (“cabinet”, “pan de mur”), sujet et objet essentiels de la *Recherche*, mérite bien sa lettre de noblesse qui la personnifie. Épisode fondateur, ce qu’on appelle communément “l’épisode de la petite madeleine” (dans ce qui est vécu comme un roman d’aventures), “l’effet-madeleine” ou par métonymie “la madeleine de Proust”, est devenu un des clichés de la *Recherche* qui est tout entière sortie autant d’une tasse de thé que d’un petit gâteau.

À paraître dans *Oggetti proustiani*, Florence, Le Cariti, 2012.

Thanh-Vân Ton-That, Université Paris-Est Créteil

23 T.II, *Lz Côté de Guermantes*, p.795, p.794.

24 On retrouve une allusion au personnage biblique « dans un autre jardin » : *ibid.*, p.458.

25 T.IV, *Le Temps retrouvé*, p.287.

26 Voir autour d’une paradoxale figure de religieuse sensuelle, l’énigmatique épisode dit de la religieuse d’Anvers à la fin de *Jean Santeuil*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987, pp.848-853.

27 T.I, *Du côté de chez Swann*, p.409.

28 T.I, *A l’ombre des jeunes filles en fleurs*, p.477.